# Théâtre Français. *Le Tartuffe des mœurs*.

Deux comédies morales viennent de se succéder à ce théâtre ; *Le Tyran domestique* et *Le Tartuffe des mœurs*; elles manquent de profondeur et de force comique, mais elles offrent un fonds honnête, et si l'on n'y sent pas toujours l'art le génie, on en estime du moins les pensées et les sentiments, elles sont plus instructives qu'amusantes, et intéressent le cœur plus qu'elles ne satisfont l'esprit. La première nous montre un homme bon et sensible sous l'apparence d'un bourru et d'un grondeur insupportable ; l'autre, un vil scélérat sous le masque de la vertu.

La grande société humaine a le même vice que les petites sociétés particulières ; les associés cherchent à se tromper pour attirer à eux tous les profits de l'association : le choc des divers intérêts produit une guerre intestine dans la communauté. Un grand problème à résoudre serait le plan d'une société où tous les intérêts particuliers seraient d'accord avec l'intérêt général. Nos savants géomètres ne résoudront point ce problème ; et si jamais on en donnait la solution, ce ne serait pas dans la société la plus avancée dans les mathématiques.

Dans les réunions nouvelles et peu civilisées, chacun met ses passions plus à découvert, et fait valoir ses prétentions avec plus de hauteur : c'est ce qu'on appelle grossièreté et barbarie. Chez les nations anciennes et perfectionnées, le jeu des intérêts est plus caché ; chacun déguise mieux sa marche ; c'est ce qu'on nomme politesse : c'est alors qu'il s'établit un commerce de fausseté dont personne n'est due, et qui cependant trompe tout le monde. Chacun ayant intérêt de paraître autre qu'il n'est, l'un passe à l'autre la casse, pour qu'il lui passe à son tour le séné ; trompeurs et trompés tour-à-tour, tous s'arrangent : la fourberie devient une convention tacite, plus agréable même qu'une franchise brutale ; et si quelqu'un se laisse duper par de vaines apparences, c'est un peu sa faute, il était averti ; on peut lui reprocher son ignorance des mœurs publiques, et il est à-peu-près aussi sot que celui qui prendrait au pied de la lettre les protestations et les assurances convenues dans le commerce épistolaire.

Mais dans cette foule de petits hypocrites dont la société est nécessairement composée, il s'en trouve quelques-uns qui travaillent plus en grand, dont les spéculations sont plus étendues et plus profondes, et qui bâtissent un système de fourberie plus compliqué. Ce ne sont plus des intérêts, des projets, des vues d'avancement ou de plaisir qu'ils cachent sous des dehors spécieux ; ce sont des méchancetés, des noirceurs, des crimes qu'ils s'efforcent de couvrir ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré parmi les hommes. Ce ne sont plus des intrigants et des gens d'esprit qui font des espiègleries, ce sont des scélérats et des monstres qui se jouent du ciel et de la terre. Cette espèce d'hypocrisie est le dernier degré de la corruption. Les forfaits où la violence des passions entraîne une âme ardente, ont du moins quelque excuse ; ils n'interdisent pas tout retour à la vertu ; c'est une inflammation qui peut se guérir : l'hypocrisie est incurable comme la gangrène ; elle suppose une âme sans mouvement et sans ressort.

On a dit que le Tartuffe de Molière était un hypocrite de mœurs comme de religion ; qu'en se bornant à l'hypocrisie de mœurs on ne pouvait produire qu'un caractère faible et peu saillant. Molière avait sans doute une mine féconde d'excellent comique dans l'abus des formes extérieures de la dévotion, dont le tartuffe se sert pur tromper des âmes simples et pieuses ; il avait dans son génie une autre mine encore plus riche de situations fortes et vives, propres à faire ressortir toute la scélératesse de son personnage. Je conviens qu'il était difficile, après le Tartuffe de dévotion, de donner au Tartuffe de mœurs un intérêt et un coloris particulier capable de produire une grande impression ; mais chaque siècle ayant ses tartufes qui empruntent le masque des vertus à la mode, je suis persuadé que s'il y avait eu de nos jours un Molière, il eût pu faire de l'hypocrite de sentiments et de mœurs un portrait non moins admirable que celui que l'auteur du *Tartuffe* nous tracé de l'hypocrite de religion.

Il était absolument nécessaire de séparer l'hypocrisie de mœurs de l'affectation des formes religieuses, puisque cette affectation ne peut plus tromper personne ; et il me semble qu'il y avait dans le nouveau jargon philosophique d'humanité, de sensibilité, de délicatesse, de bienfaisance, d'enthousiasme de la nature et de la vertu, de quoi fournir à un caractère de charlatan tout-à-fait comique : la matière est assez abondante, mais il fallait du génie pour la mettre en œuvre ; au reste, cette idée de présenter sur la scène un coquin qui fait l'honnête homme, était déjà fort ancienne quand Shéridan s'en est avisé. Nous avons sur ce sujet deux comédies de Dufresny, l'une jouée sans succès, sous le titre d'*Honnête homme*; l'autre un peu plus heureuse, et qui obtint quelques représentations sous le titre du *Faux sincère*. Dufresny, bon observateur et assez mauvais poète, habile à dessiner des caractères, et tout-à-fait ignorant dans l'art de combiner une intrigue ; Dufresny sentit qu'un fourbe qui joue le probité pouvait être piquant au théâtre, surtout si on mettait en opposition son caractère doucereux et patelin avec l'humeur brusque, franche et loyale d'un véritable honnête homme, lequel parvient à la fin à démasquer le fourbe. Il y a des scènes admirables dans cette pièce du *Faux honnête homme*; mais enchâssés dans un mauvais plan, elles n'empêchèrent pas la pièce de tomber. Des débris de son *Faux honnête homme*, Dufresny composa son *Faux sincère*, se flattant de pouvoir placer ses excellentes intentions comiques dans un meilleur cadre ; et cependant cette dernière pièce n'a pas encre le degré de chaleur et d'intérêt suffisant pour se soutenir au théâtre ; mais le principal caractère, le Tartuffe de sentiments, de droiture et de probité, y est peint d'une manière plus vraie et plus plaisante que dans l'ouvrage de Shéridan et dans le celui de son imitateur.

Le défaut capital de Valsain (c'est le nom du Tartuffe de mœurs à est d'être odieux sans être plaisant : ce caractère avait besoin pour se soutenir, d'être joué par un comédien aussi habile que Damas, qui sait attacher le spectateur par un prodige d'art et d'intelligence, et animer un personnage en général un peu froid. Aucun rôle ne lui fait plus d'honneur ; il l'a pour ainsi dire créé ; et quand on considère ce qu'il faut de talents pour fixer l'attention pendant cinq actes, sur un coquin qui fait de la morale et débite neuf cents vers, on conviendra que 'et un tour de force.

Les situations du quatrième acte, occasionnées par l'aventure de madame Gercour, cachée derrière un paravent chez Valsain, tiennent plus de l'imbroglio espagnol que de la bonne comédie française : cependant c'est ce qui a le mieux réussi, parce que ces embarras occupent vivement le spectateur, et mettent en jeu le caractère de Valsain. Il faut du reste acheter ces situations et ce mouvement théâtral par une invraisemblance assez grossière, telle que la jalousie de Gercour. Comment un homme aussi engoué de Valsain, peut-il être jaloux de cet ami qu'il regarde comme un prodige de vertu ? Molière, qui connaissait si bien les hommes, nous présente au contraire Orgon enchanté des soins que Tartuffe rend à sa femme. Gercour, d'après son fanatisme pour Valsain, devrait donc se féliciter de trouver sa femme chez un homme si vertueux, avec lequel il est intimement lié, et qui dans son idée ne peut que donner à madame Gercour de très bon conseils. Les caractères de M. et de madame Gercour ont été sacrifiés absolument à ce jeu de théâtre.

L'opposition entre les deux frères fait le mérite essentiel de cette pièce. La meilleure scène, à mon avis, est celle où le jeune étourdi vend ses portraits de famille, et réserve celui de son oncle : elle est vraiment comique, théâtrale et intéressante. C'est un grand avantage pour *Le Tartuffe de mœurs* que les rôles principaux soient aussi bien joués. Armand, chargé du rôle de Florville, y a montré un talent qu'on ne lui connaissait pas encore, et Mlle Devienne met tout l'enjouement et toute la grâce qu'on lui connaît dans le personnage de Marton. Grandmesnil rend très bien le caractère de l'oncle marin. Les autres rôles sont plutôt mauvais que mal joués. S'il y avait moins de remplissage, moins d'échafaudage inutile dans les premiers actes, cette comédie marcherait beaucoup mieux  telle qu'elle est, c'est un ouvrage estimable qu'on voit avec plaisir, et chaque représentation qu'on en donne ajoute à son succès.